

# Chronique musicale

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **29 (1983)**

Heft 2

PDF erstellt am: **13.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



## Chronique musicale

par Pierre JONNERET

### Au royaume des purs : Jean DAETWYLER

A Sierre, l'été dernier, la table des parisiens, où se trouvaient réunis quelques amoureux de la musique, avait été étonnée par le petit homme barbichu et au geste précis qui dirigeait les vingt chanteurs de la « Chanson du Rhône » et déclenchait de leur voix, avec la précision d'un organiste au clavier, tour à tour le vent, le ciel, le soleil, l'orage, en bref le kaleïdoscope des images du Valais.

J'ai tenu à rencontrer Jean Daetwyler et des amis m'ont permis de dénicher l'oiseau musicien dans son pigeonnier qui domine la vallée et ses tours sarrasines. L'ambiance est tout de suite créée : en dix minutes, Daetwyler a évoqué vingt siècles d'histoire, parlé des Celtes venus du nord et des compagnons de Saladin, dont les traces respectives sont au Valais dans la langue, les noms et les sites. Il vitupère, pour conclure, contre les contingences de l'économie qui ont transformé l'admirable pays rhodanien en un gigantesque et parfois morne vignoble : plus de champs, de vergers, même pas de « plantages », le dernier bosquet est rasé pour y mettre des ceps alignés au garde à vous de Brigade à Villeneuve. Seuls accrocs... les chantiers des constructeurs ! Cher Daetwyler, toute votre âme est dans cette ironique péroraison.

Il est né à Bâle, pas bien longtemps après le début du siècle. Son père voulait en faire un banquier. Pas de saltimbanque dans la famille. Il a dû fuir à Fribourg et attendre sa majorité à Bulle pour se livrer à sa passion et y rencontrer sa compagne de toujours, fille de musicien. Puis, c'est l'aventure parisienne. Car Daetwyler fut un Suisse de l'étranger. Le Conservatoire National de Musique, en classe d'alto — l'instrument des forts en solfège — et de trombone pour lequel il écrira une pièce d'anthologie à la demande de la SSR et... pour fêter ses 70 ans.

Sorti de la rue de Madrid, Daetwyler devient musicien d'orchestre et habite la banlieue comme pas mal de nos Suisses de Paris. Mais c'est la création qui le hante : il lui faut écrire de la musique. Et le voilà à la Schola Cantorum. Dans l'illustre maison du quartier Saint-Jacques règne encore, à l'époque, son créateur, Vincent d'Indy. Distant et peu chaleureux, le maître dans toute l'acception du terme. D'Indy n'a qu'un Dieu, Wagner, dont il s'efforcera de perpétuer la forme. Mais il est entouré d'un groupe étonnant qui — à contre courant du modernisme ou plutôt pour dépasser le modernisme — fait renaître le chant grégorien et la musique moyenâgeuse. Parmi eux, Guy de Lioncourt.

Daetwyler tient tout d'eux et se plonge éperdument dans cette expérience de l'expres-

sion pure recherchée aux sources. Toute son œuvre en sera marquée : il me montre avec précaution son « chant de concours », qui lui vaudra d'être couronné par la Schola, et dont il a enluminé la partition avec un soin de Bénédictin.

Il revient en Suisse peu avant la guerre de 39-45, appelé pour y diriger l'Ecole de Musique de Sierre. Et il ne bougera plus de son piton valaisan. Mais dans les hautes vallées du pays, il trouve ce qu'il recherchait tant : l'authentique. La musique de Daetwyler se veut typiquement suisse et proche des hommes de la montagne et des villages, qui la jouent, la chantent et l'écoutent. Mais qu'elle est loin du simplisme, souvent touchant, il est vrai, d'un Dalcroze ou d'un Bovet. Loin aussi de l'académisme conventionnel de Gustave Doret. Et proche d'Honegger par la subtilité, dans un tout autre style, de sa forme et de ses moyens, par le sens d'une certaine épopée.

« Oeuvre d'un chercheur de langages neufs, d'un grand amoureux de la vie et témoin de l'évolution musicale de son temps, cette [ musique ] est en même temps profondément enracinée dans la tradition : tradition populaire valaisanne, mais aussi tradition liturgique, puisque la *Messe Valaisanne* retrouve l'usage d'instruments à vent qui emplissaient autrefois les cathédrales ». Aussi s'exprime Michel Veuthey, Président de la Commission Romande de Musique Sacrée, en présentant une des œuvres les plus attachantes de Daetwyler, cette messe avec fifres et tambours, chœur mixte, voix d'enfants, orgue, quintette à vent, trombones et trompettes, et aussi, si je me souviens bien, les cloches de Grimetz ou de Chandolin.

« Les fifres et les tambours constituent la musique originale et authentique des Valaisans et plus spécialement des Anniviards. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les mercenaires défilaient déjà au son de ces marches stridentes, rythmées et nerveuses... Ce sont elles qui animent les fêtes religieuses et civiles... fifres et tambours apportent leurs contrastes violents, leur optimisme et cette joie de vivre nécessaire à tous les peuples dont le destin est de lutter jour après jour contre les forces de la nature ». Le compositeur définit ainsi ce qui est sans doute une de ses œuvres maîtresses, où la touchante simplicité des voix, la ligne presque uniforme des chants, la rumeur des cloches et de la foule sont ponctuées de rythmes savants confiés aux instruments. Comme son *Noël Valaisan*, dont nous ne pourrions malheureusement pas parler cette fois, faute de place, la Messe est conçue comme un spectacle auditif. Les fidèles arrivent, se recueillent et repartent, simplement. Voilà une musique pensée pour le disque et pour la radio, à laquelle le maître a destiné beaucoup de ses œuvres.

Jean Daetwyler est certes joué en Suisse, mais moins qu'on pourrait le croire. Par contre, ses deux concertos pour Cor des Alpes

et Orchestre ont fait le tour du monde : Paris, Boston, Philadelphie, Munich, Hambourg, Tokio... L'idée d'écrire un concerto pour cet instrument primitif de 3 m 40 de long lui est venue de sa rencontre avec le premier cor solo de l'Orchestre de Chambre de Lausanne, Jozsef Molnar, hongrois d'origine. Le corniste s'amusait, à ses moments perdus, avec l'instrument des armaillis. Sa virtuosité, la puissance de son souffle, lui permettaient d'en tirer des sons et des effets, des trilles notamment, qu'aucun autre avant lui n'avait pu réaliser. L'instrument est pauvre : une dizaine de notes valables, tout au plus, dont certaines irréversiblement faibles. Mais en le faisant dialoguer avec l'orchestre, la flûte et l'orgue, Daetwyler a su savamment compléter ces lacunes. Le résultat déchaîne les foules. C'est beaucoup plus qu'une curiosité à entendre : c'est un défi à méditer.

Tout Daetwyler n'est pas là. Il y a les 350 chansons qu'il a écrites pour son chœur : vingt chanteurs de la maîtrise de l'Eglise de Sierre, réunis en 1948 pour les Fêtes du Rhône, sous le nom de « Chanson du Rhône » et dont le groupe s'est renouvelé jusqu'à présent. La rigoureuse perfection du chant choral, comme nous le disions au début de ces lignes. Il y a encore un étonnant *Concerto dorique* pour flûte et percussions, une pièce pour voix et orchestre, dont le texte a été écrit en grec par le compositeur, et que créa la grande Eva Refhus, il y a *Pan und die Nymphen* où dialoguent flûte et harpe. Il y a surtout, trois motets composés dans le style des trouvères et qu'interprètent, en complément de la Messe valaisanne précitée, Simone Mercier, soprano, et Eric Tappy, ténor. Le dernier des trois motets, confié à la seule voix d'Eric Tappy, est écrit sur un poème de Martin le Franc, Prévôt de Notre-Dame de Lausanne, mort en 1431, l'année de naissance de François Villon. Il préfigure toute l'œuvre du poète maudit et il égale ses plus beaux cris. Lorsque le disque fut enregistré, en 1963 par la SSR, Eric Tappy était au début de sa brillante carrière. Je connais peu d'œuvre si émouvante et rendue avec une telle perfection vocale et de style. Enseignant vaudois, Eric Tappy allait partir de là pour toutes les grandes scènes du monde.

Pour tout cela, merci M. Daetwyler.

Jean DAETWYLER : « Messe Valaisanne », avec l'Abbé François VARONE, la « Chanson du Rhône » et le chœur paroissial de Sierre. « Trois motets », avec Simone MERCIER, soprano, Eric TAPPY, ténor, André LUY, orgue. L'Orchestre de Radio-Lausanne, sous la direction du compositeur. Un disque Evasion. Réf. : EA A00 807. « Concerto pour Cor des Alpes, n° 1 », avec Jozsef MOLNAR, Cor des Alpes, suivi de « Suite Montagnarde », avec Jozsef MOLNAR, Heidi MOLNAR-BERNER, flûte et Bernard HEINIGER, orgue. Orchestre de la ville de Lucerne, sous la direction du compositeur. Un disque Evasion. Réf. : EA 100 808.